

KAREN MARIE MONING

Fièvre rouge

Les chroniques
de MacKayla Lane-2



Extrait de la publication

Fièvre
rouge

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Les chroniques de MacKayla Lane - 1

Fièvre noire

KAREN MARIE MONING

Chroniques de MacKayla Lane - II

Fièvre rouge

Traduit de l'américain par Cécile Desthuilliers



Titre original :

Bloodfever

A Delacorte Press Book, published by Bantam Dell,
a division of Random House, Inc., New York

All rights reserved

© Karen Marie Moning, LLC, 2007

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2010

*Ce livre est pour Jessi, qui a, entre autres choses,
arpenté l'Irlande sous la pluie pour prendre
de magnifiques photos.*

Si tu savais comme je suis fière de toi !

*Et pour Leiha, qui sait huiler la machine
et faire tourner les roues avec un sourire si radieux
que le fameux chat du Cheshire en paraît grincheux.*

Merci d'avoir parcouru le pays pour moi.

*Et pour Neil, qui comprend l'âme d'un artiste
parce qu'il en est un, lui aussi.*

Merci pour la musique et pour les mois à Key West.

Ç'a été le paradis sur Terre.

Chers lecteurs,

À la fin de cet ouvrage, vous trouverez un glossaire détaillé des noms et objets qui figurent dans ce roman, ainsi que leur prononciation.

Attentions, certaines entrées contiennent des pièges. Leur lecture est à vos risques et périls...

Pour plus d'informations sur la série *Fièvre* et le monde des faës, consultez www.sidhe-seersinc.com ou www.karenmoning.com.

*J'ai vu vaciller l'éclat de ma grandeur,
J'ai vu l'éternel Valet de pied
me tendre mon manteau en ricanant,
En un mot, j'avais peur.*

T.S. ELIOT

Le Chant d'amour de J. Alfred Prufrock

Prologue

Nous avons tous nos petits problèmes et angoisses personnels. Moi comme les autres. Quand j'étais lycéenne, dans les moments de doute, je me rassurais en me disant que j'avais deux solides atouts dans mon jeu : j'étais jolie et mes parents m'adoraient. Avec cela, j'étais capable de tout surmonter.

Depuis, j'ai mesuré combien ma première carte était fragile, et combien la seconde résistait mal aux épreuves. Que nous reste-t-il de solide, tout compte fait ? Rien qui touche à notre apparence ni à la certitude d'être aimé ou haï. Notre intelligence – qui, comme la beauté, n'est qu'un cadeau plus ou moins mérité de notre héritage génétique – et nos déclarations d'intention ne valent guère plus.

Ce qui nous définit, ce sont nos actes et nos choix. Ce à quoi nous pouvons résister. Ce pour quoi nous donnerions notre vie.

Je m'appelle MacKayla Lane. Enfin, je crois. Certains affirment que mon vrai nom est O'Connor. En ce moment, c'est d'ailleurs l'un de mes sujets de préoccupation : savoir qui je suis – bien que, dans l'immédiat, je ne sois pas si pressée de connaître la réponse.

J'ai déjà assez de soucis avec cette autre question : comprendre *ce que* je suis.

Je viens d'Ashford, en Géorgie, dans le Sud des États-Unis. Du moins, j'en ai toujours été persuadée. Depuis quelque temps jaillissent du fond de ma mémoire des souvenirs aussi bizarres qu'inclassables.

Je vis actuellement en Irlande. Quand on a retrouvé le cadavre de ma sœur Alina dans une impasse sordide de la rive nord de la Liffey, à Dublin, la police locale a clos le dossier à une vitesse record. Alors, j'ai sauté dans l'avion et je suis venue ici pour essayer d'obtenir justice.

D'accord, mes intentions n'étaient peut-être pas aussi pures. Ce que je voulais, à l'époque, c'était me venger.

Aujourd'hui, après tout ce que j'ai vu, c'est devenu une véritable obsession.

Autrefois, je m'imaginai que nous étions simplement, ma sœur et moi, deux jolies filles du Sud dont l'avenir serait de nous marier et d'avoir des enfants. Nous aurions une vie tranquille – thé glacé à la pêche et balancelle sur la véranda à l'ombre des magnolias en fleur – et élèverions ensemble notre progéniture, pas trop loin de la maison de nos parents.

Puis, j'ai découvert qu'Alina et moi n'étions pas les enfants chéries d'une vieille et honorable famille américaine, mais les héritières d'une ancienne lignée celtique de puissants *sidhe-seers*, des humains capables de voir les faës, ces effrayantes créatures d'un autre monde installées parmi nous depuis des millénaires et dissimulées sous des voiles d'illusion et de duperie. Gouvernés d'une main molle par leurs souverains, plus

ou moins liés aux humains par un Pacte que peu d'entre eux respectent et que la plupart piétinent même joyeusement, ces êtres sont nos prédateurs depuis des temps immémoriaux.

Il paraît que je suis l'une des plus puissantes *sidhe-seers* jamais venues au monde. Non seulement j'ai le don de voir les faës, mais je peux percevoir la présence de leurs reliques sacrées, ces objets magiques dans lesquels ils ont concentré tout leur pouvoir.

Je peux les trouver.

Je peux les *utiliser*.

J'ai déjà mis la main sur la mythique Lance de Longin, l'une des deux seules armes au monde capables de tuer un faë immortel. Je suis aussi une *null* – une *sidhe-seer* capable de pétrifier un faë de façon temporaire et d'annuler ses pouvoirs d'un simple contact de la main. Cela m'est bien utile pour les calmer, ce que je suis assez souvent amenée à faire depuis quelque temps.

Mon univers a commencé à se fendiller à la mort de ma sœur, et j'ai l'impression que, depuis, il n'en finit plus de s'effondrer. Je ne parle pas seulement de mon petit monde personnel : il s'agit aussi du *vôtre*.

Les murs entre humains et faës sont en train de s'écrouler.

Je serais incapable de vous dire pourquoi ou comment. Tout ce que je sais, c'est que c'est vrai. Je le perçois dans mon sang de *sidhe-seer*. Tandis que se lève un vent mauvais en provenance du royaume des faës, je sens sur le bout de ma langue le picotement métallique de la guerre sanglante qui se prépare. Au loin, j'entends le martèlement des sabots acérés des

étalons faës qui piétinent le sol, impatients de fondre sur nous, au mépris de la loi qui a interdit la Grande Chasse.

Je sais qui a tué ma sœur. J'ai plongé mon regard dans les yeux meurtriers de celui qui l'a séduite, abusée et assassinée. Ni tout à fait faë, ni tout à fait humain, il se fait appeler le Haut Seigneur, et il est en train de rouvrir les portes entre les royaumes pour faire entrer les *Unseelie* dans notre monde.

Les faës se divisent en deux cours rivales, possédant chacune quatre maisons royales ainsi que des castes inférieures. La Cour de Lumière est également appelée Cour *seelie*, et la Cour des Ténèbres, Cour *unseelie*. Ne vous laissez pas bernier par ces appellations ! Claire ou obscure, chacune représente un danger mortel. Détail qui fait froid dans le dos : les *Seelie* se méfient tellement de leurs frères ténébreux, les *Unseelie*, qu'ils les ont jetés en prison voilà des millions d'années. Lorsqu'un faë commence à avoir peur de l'un de ses semblables, vous pouvez vous faire du souci.

En ce moment, le Haut Seigneur libère les plus noirs, les plus dangereux de nos ennemis, leur apprend à infiltrer notre société et les envoie dans notre monde. Si vous croisez l'un de ces monstres dans la rue, vous ne verrez que le charme qu'il répand autour de lui, son apparence d'homme, de femme ou d'adolescent à la beauté envoûtante.

Moi, je le vois tel qu'il est.

J'aurais sans nul doute connu la même fin tragique que ma sœur dès mon arrivée à Dublin si je n'étais pas entrée dans la librairie de l'énigmatique Jéricho Barrons. J'ignore qui il est, *ce qu'il est* ou ce qu'il cherche, mais

il en sait plus sur moi et sur tout ce qui se trame dans l'ombre que n'importe qui d'autre ici, et j'ai un besoin vital de son immense érudition.

Quand j'ai eu besoin d'un abri, il m'a recueillie. Alors que j'étais perdue, il m'a éclairée de ses lumières. Lorsque j'étais en danger, il m'a aidée à survivre. D'accord, il l'a fait de très mauvaise grâce, mais depuis quelque temps, je suis beaucoup moins susceptible. Être encore en vie me suffit.

J'ai pris mes quartiers dans sa librairie, où je suis bien plus en sécurité que dans la minable chambre de la pension de famille que j'occupais auparavant. Grâce à tout un arsenal plus ou moins sympathique, l'immeuble de Barrons est très bien protégé contre la plupart de mes ennemis. C'est un bastion planté au bord de ce que j'appelle la Zone fantôme, une portion de territoire urbain colonisée par les Ombres, ces ectoplasmes *unseelie* qui prospèrent dans l'obscurité et se nourrissent d'êtres humains.

Barrons et moi avons conclu une alliance reposant sur un besoin mutuel : nous sommes tous deux à la recherche du *Sinsar Dubh*, un livre vieux d'un million d'années renfermant entre ses pages la magie la plus ténébreuse que l'on puisse concevoir. Le *Sinsar Dubh* aurait été écrit par le Roi Noir lui-même et contiendrait la clé du pouvoir sur les deux royaumes, humain et faë.

Je dois le trouver parce que ce sont les dernières volontés d'Alina, et parce que je le soupçonne de renfermer le seul moyen de sauver notre monde.

Barrons, lui, prétend le vouloir pour l'ajouter à sa collection d'incunables. Grand bien lui fasse.

À vrai dire, j'ai parfois l'impression que la plupart des gens que j'ai croisés récemment sont à sa recherche. La quête est périlleuse, l'enjeu colossal.

Le *Sinsar Dubh* étant une relique faë, je perçois sa présence lorsqu'il se trouve dans les parages. Barrons en est incapable, mais, contrairement à moi, il sait où le chercher. Voilà comment nous sommes devenus associés – des associés un peu particuliers, qui n'ont pas la moindre confiance l'un dans l'autre.

Rien, dans ma vie si tranquille et si futile, ne m'avait préparée à ce que j'ai vécu ces dernières semaines. Sacrifiée, ma superbe chevelure blonde ! Pour plus de discrétion, j'ai coupé mes cheveux et les ai teints en noir. Oubliées, mes jolies tenues pastel ! Je les ai remplacées par des vêtements sombres sur lesquels les traces de sang ne se voient pas. Pulvérisée, ma bonne éducation ! J'ai appris à jurer, à voler, à mentir et à tuer. À deux reprises, j'ai été séduite par un faë de volupté fatale qui m'a obligée à me dévêtir en public. Puis j'ai découvert que j'étais une enfant adoptée. Puis j'ai frôlé la mort.

Avec l'aide de mon complice, Barrons, j'ai cambriolé un gangster notoire et l'ai mené à la mort, ainsi que quinze de ses fidèles. J'ai combattu et tué des douzaines d'*Unseelie*. Je me suis attaquée au vampire Mallucé lors d'un règlement de comptes sanglant avec le Haut Seigneur en personne.

En moins d'un mois, j'ai réussi l'exploit de me mettre à dos pratiquement tous les individus dotés de pouvoirs magiques de cette ville. La moitié de ceux dont j'ai croisé la route veut me voir morte ; l'autre rêve d'exploiter mes pouvoirs de *sidhe-seer* pour mettre la main sur le si convoité *Sinsar Dubh*.

Parfois, je me dis que je pourrais rentrer chez moi. Essayer de me cacher et d'oublier ce cauchemar...

Puis je pense à Alina et à ce qu'on lui a fait.

Son visage hante alors mon esprit – un visage que je connais aussi bien que le mien, puisqu'elle était ma sœur, mon double, mon alter ego – et il me semble l'entendre répliquer : « C'est ça, Junior. Pour entraîner jusqu'à Ashford un monstre comme Mallucé, un faë de volupté fatale ou je ne sais quel *Unseelie* ? Pour ramener dans tes valises deux ou trois Ombres qui engloutiront dans les Ténèbres, lampadaire après lampadaire, les rues où on jouait autrefois ? Et quand tu verras notre maison et tout notre quartier transformés en Zone fantôme, tu seras fière de toi, peut-être ? »

L'écho de sa voix ne s'est pas encore éteint que je sais déjà que je resterai ici jusqu'à la fin.

Jusqu'à ce qu'ils soient tous morts, ou bien qu'ils m'aient tuée.

Alina sera vengée.

1

— Vous êtes une femme difficile à trouver, mademoiselle Lane ! s'exclama l'inspecteur O'Duffy lorsque j'ouvris la porte de chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

La boutique au charme délicieusement rétro était devenue mon second foyer, que cela me plaise ou non, et malgré ses meubles superbes, ses tapis luxueux et ses rayonnages sans fin de lectures de premier choix, je n'aimais pas cela.

Même dorée, une cage reste une cage.

Le policier me considéra d'un air intrigué tandis que je faisais un pas de côté, et je vis son regard s'attarder sur l'attelle qui immobilisait mon bras et mes doigts, mes lèvres fendues et les ecchymoses aux vilaines nuances de bleu et de jaune qui s'étendaient de mon œil droit jusqu'à la naissance de ma mâchoire. Il haussa un sourcil interrogateur mais s'abstint de tout commentaire.

Le temps épouvantable qui régnait dehors pénétrait en rafales dans la boutique par la porte ouverte. Une pluie opiniâtre tombait depuis des jours, un véritable torrent de fines gouttes d'eau poussées par un vent froid qui me glaçait tout entière jusque sous l'abri où je me trouvais, entre les deux colonnes qui flanquaient la

majestueuse entrée voûtée de la boutique. Il était 11 heures du matin en ce dimanche, mais le ciel était si sombre et si couvert que les réverbères étaient encore allumés. Au demeurant, les tristes halos jaunâtres qu'ils projetaient peinaient à trouver le *fog* et me permettaient tout juste de distinguer les contours des immeubles de l'autre côté de la rue.

Je reculai et l'inspecteur entra, des courants d'air glacé dans son sillage.

Ayant refermé la porte, je retournai jusqu'au petit canapé où je m'étais installée pour lire, drapée dans un châle. La chambre que j'occupais se trouvait au dernier étage de l'immeuble, mais, les jours de fermeture de la librairie, j'établissais mes quartiers au rez-de-chaussée, bien plus confortable avec son coin lecture et son poêle en émail. Depuis quelque temps, mes goûts littéraires avaient pris un tour un brin excentrique. Consciente de la présence de l'inspecteur sur mes talons, je poussai du bout du pied quelques-uns des titres les plus bizarres de ma sélection sous un élégant meuble vitré dans lequel étaient présentés des bibelots. *Le Petit Peuple : contes de fées ou réalité ?* fut chassé par *Les Vampires pour les nuls* et *Pouvoir divin, histoire des reliques sacrées*.

— Sale temps, fit-il observer en s'approchant du poêle pour réchauffer ses mains devant la flamme de gaz qui sifflait doucement.

J'approuvai d'un hochement de tête plus énergique que nécessaire, mais le déluge que le ciel déversait sans interruption commençait à me porter sur les nerfs. Encore quelques jours de ce régime, et je commencerais à construire une nouvelle arche ! On m'avait dit qu'il pleuvait souvent en Irlande, mais dans mon dic-

tionnaire, « sans cesse » se situait quelques crans au-dessus de « souvent ».

Irlandaise malgré moi, touriste malheureuse en proie au mal du pays, j'avais commis l'erreur de consulter, le matin même, les prévisions météorologiques pour la région d'Ashford, Géorgie, États-Unis. Chez moi, il faisait 35 °C, le ciel était d'un bleu intense et les jardins regorgeaient de fleurs épanouies. C'était l'une de ces magnifiques journées d'été dont le Sud profond a le secret. Dans quelques heures, mes amies allaient prendre la route d'un de nos lacs favoris pour se dorer au soleil et lorgner les apollons de la plage en feuilletant des magazines de mode...

Ici, à Dublin, la température atteignait péniblement 10 °C, et l'air était si humide qu'on se serait cru à la Toussaint.

Pas un rayon de soleil. Pas un apollon en vue. Quant à mes préoccupations en matière vestimentaire, elles consistaient essentiellement à m'assurer que mes tenues étaient assez amples pour dissimuler la panoplie de guerre que je transportais en permanence. Même dans la relative sécurité de la librairie, je gardais toujours sur moi deux lampes torches et une paire de ciseaux, ainsi qu'une tête de lance longue d'une trentaine de centimètres, mortellement affûtée, dont la pointe était protégée par une boule de papier aluminium. J'avais parsemé les quatre étages de l'immeuble de douzaines de lampes de secours et autres articles du même type. Et pour faire bonne mesure, j'avais aussi dissimulé quelques croix et flacons d'eau bénite dans différents recoins. Barrons se serait bien moqué de moi s'il l'avait su.

On aurait pu croire que je me préparais à un siège des armées de l'Enfer... et c'était précisément le cas.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? demandai-je à l'inspecteur.

La dernière fois que je m'étais entretenue avec le *garda*¹, une semaine plus tôt, il avait insisté pour que je lui dise où il pourrait me joindre. Je lui avais donné mon ancienne adresse au *Clarin House*, la pension de famille où j'étais descendue lors de mon arrivée à Dublin. J'ignore pourquoi j'avais fait cela ; peut-être parce que je ne faisais confiance à personne, police comprise. De ce côté de l'Atlantique, les bons et les méchants avaient une fâcheuse tendance à se ressembler comme deux gouttes d'eau. Ma sœur Alina aurait pu en témoigner, elle qui avait été sauvagement assassinée par le Haut Seigneur, l'un des plus beaux hommes que j'aie jamais croisés... mais aussi la créature la plus immonde qui soit.

— Je suis policier, mademoiselle Lane, me répondit O'Duffy avec un sourire froid.

Manifestement, il n'avait pas l'intention de m'en dire plus. Ses lèvres retombèrent tandis que, d'un léger froncement de sourcils, il semblait me lancer un avertissement. *Ne me mentez pas, jeune fille. Je m'en apercevrai immédiatement.*

Il ne m'impressionnait pas. Barrons avait un jour proféré les mêmes menaces à mon intention, et il était doté de pouvoirs autrement redoutables que le brave policier. Si Barrons n'avait rien deviné de ce que je lui cachais, O'Duffy n'avait aucune chance d'y parvenir.

1. Policier, en irlandais. (N.d.T.)

J'attendis, curieuse. Que me voulait-il ? Il avait été très clair : en ce qui le concernait, le dossier Alina Lane était clos et définitivement classé pour manque de preuves.

Il s'éloigna du poêle, fit glisser de son épaule le sac qu'il portait et le déposa sur la table placée entre nous. Toute une série de cartes de la ville s'éparpillèrent sur le plateau de bois brillant.

Je demeurai impassible, mais un frisson glacé me parcourut l'échine. Depuis quelque temps, les plans avaient cessé d'être à mes yeux d'innocents guides destinés aux touristes et aux voyageurs égarés. À présent, lorsque j'en dépliais un, je m'attendais à y trouver des zones entières littéralement rayées de la carte car dévorées par les Ombres, transformées en quartiers fantômes. Ce n'était plus ce que montraient les plans mais ce qu'ils oubliaient qui m'inquiétait.

Lors de notre dernière conversation, j'avais demandé à O'Duffy de me résumer tout ce qu'il savait au sujet de l'indice que ma sœur avait laissé sur la scène du crime – des mots qu'elle avait gravés dans le pavé de l'impasse sordide où elle avait agonisé : 1247 LaRuhe.

Il m'avait répondu que ses services n'avaient localisé aucun bâtiment correspondant à cette adresse.

Moi, je l'avais trouvé.

Il m'avait fallu dépasser les cadres de réflexion habituels, mais c'était une pratique dans laquelle je m'améliorais de jour en jour, bien que je n'aie aucune raison de m'en vanter. Il n'y a rien de glorieux à sortir de ses vieux schémas de pensée quand le monde s'effondre autour de vous. Que sont ces schémas, au demeurant, sinon des croyances qui nous donnent un illusoire

sentiment de sécurité ? Mes anciennes références m'étaient à peu près aussi utiles qu'une ombrelle de papier sous l'orage.

O'Duffy s'assit sur le canapé, avec une relative légèreté pour un homme de sa corpulence.

— Je sais ce que vous pensez de moi, maugréa-t-il.

D'un geste las, il écarta mes protestations polies – les bonnes manières qu'on nous inculque dans le Sud ne se perdent pas facilement, voire pas du tout.

— Voilà vingt-deux ans que je suis dans le métier, mademoiselle Lane. Je comprends ce que ressentent les proches de la victime dans les cas non résolus. De la souffrance. De la colère contre moi.

Il émit un petit rire sans joie.

— Ils sont convaincus que je ne suis qu'un pauvre crétin qui passe trop de temps dans les pubs et pas assez sur ses dossiers, car, sinon, l'être cher pourrait reposer en paix pendant que son meurtrier moisirait derrière les barreaux.

Moisir derrière des barreaux ? Ce serait un sort bien trop doux pour l'assassin d'Alina ! D'ailleurs, je n'étais pas certaine qu'il existât une prison capable de le retenir longtemps... Le chef drapé de pourpre des *Unseelie* n'aurait qu'à tracer des symboles sur le sol et frapper la terre de son bâton pour disparaître à travers une porte entre les mondes. Certes, Barrons m'avait mise en garde contre les simples suppositions, trop hasardeuses à son goût, mais tout semblait désigner le Haut Seigneur comme responsable direct de la mort de ma sœur.

O'Duffy marqua une pause, peut-être pour me laisser le temps de protester, mais je n'en profitai pas. Il avait raison. J'avais ressenti tout cela, et bien plus, à une

petite nuance près. Au vu de son monumental tour de taille et des taches de sauce qui constellaient sa cravate, j'aurais eu tendance à l'accuser de passer trop de temps au restaurant ou dans les boulangeries plutôt que dans les pubs.

Il choisit sur la table deux cartes de Dublin et me les tendit.

En réponse, je lui jetai un regard intrigué.

— La première date de l'an dernier, m'expliqua-t-il. L'autre a été imprimée voici sept ans.

Je haussai les épaules en feignant l'indifférence.

— Et alors ?

Autrefois, j'aurais été ravie d'obtenir l'aide du *garda*.

Depuis, j'avais effectué un certain nombre de découvertes au sujet du quartier fantôme qui s'étendait à la lisière de l'immeuble de *Barrons – Bouquins & Bibelots* – cette effrayante zone morte au cœur de laquelle j'avais trouvé le 1247 LaRuhe, eu un violent affrontement avec le Haut Seigneur et échappé de peu à la mort –, et je préférais désormais que la police se tienne le plus possible à l'écart de mes affaires. J'avais assez de morts sur la conscience. D'ailleurs, le *garda* ne pouvait rien pour moi. Il fallait être doté de la vision d'un *sidhe-seer* pour voir les monstres qui avaient envahi le voisinage à l'abandon et en avaient fait un piège mortel. Un être humain normal égaré dans la Zone fantôme ne comprenait le danger que trop tard, une fois que la mort avait refermé sur lui ses crocs avides.

— J'ai trouvé le 1247 LaRuhe, mademoiselle Lane. Il est indiqué sur la carte publiée il y a sept ans.

Étrangement, il a disparu de celle qui date de l'an dernier, de même que Connelly Street, un pâté de maisons plus loin. Je sais, j'y suis passé avant de vous rendre visite.

Dieu du ciel ! Il s'était rendu dans la Zone fantôme, à un moment où le jour était à peine assez clair pour repousser les Ombres dans les sombres recoins où elles se dissimulaient chaque matin au lever du soleil ? Si la tempête avait soufflé ne fût-ce qu'un minuscule nuage de plus dans le ciel déjà obscurci par le brouillard, les plus audacieuses des Ombres n'auraient pas hésité à affronter la lumière diurne pour se repaître d'un festin humain. O'Duffy venait de danser un tango avec la Mort, et il ne s'en doutait pas un instant !

L'inconscient désigna d'un geste vague la pile de cartes. Toutes semblaient avoir été examinées à la loupe. L'une d'entre elles avait manifestement été froissée dans un geste de fureur ou d'incrédulité, avant d'être lissée du plat de la main. Une réaction que je ne comprenais que trop...

— En fait, poursuivit O'Duffy, aucune des rues que je viens de mentionner ne figure sur les cartes récentes.

Je lui décochai mon regard le plus innocent.

— Que voulez-vous dire, inspecteur ? Que la municipalité a rebaptisé les rues dans cette partie de Dublin ? C'est pour cette raison qu'on ne les retrouve pas sur les nouveaux plans ?

Une expression d'agacement contracta ses traits.

— Personne n'a changé le nom des rues, grommelait-il en levant les yeux au plafond. Ou alors, on l'a fait sans en avertir les autorités.

Il baissa vers moi un regard irrité.

— J'ai pensé que vous ne m'aviez peut-être pas tout dit l'autre jour, mademoiselle Lane. N'auriez-vous pas oublié un détail... comment dire... inhabituel ?

C'est alors que je pris conscience de ce qui se passait. La lueur qui éclairait son regard ne trompait pas ! Un événement venait de se produire, un événement qui avait radicalement changé sa manière de voir. Je n'avais aucune idée de ce qui avait pu détourner cet inspecteur aguerri, un vieux de la vieille à qui on ne la faisait pas, de sa vision du monde terre à terre, pour ne pas dire simpliste, mais le fait était là. Lui aussi était sorti de ses anciens schémas de pensée.

Eh bien, il allait devoir y rentrer, et sans tarder ! Dans cette maudite ville, je ne donnais pas cher de la peau de ceux qui s'aventuraient hors du cadre.

Je réfléchis rapidement. Ma marge de manœuvre était étroite.

— Inspecteur... commençai-je en adoptant mon plus bel accent traînant du Sud.

Chez moi, on appelait cela « le glaçage sudiste », et cela consistait à enrober ses paroles d'une sorte de beurre de cacahuète verbal destiné à masquer l'amertume de la vérité que l'on s'apprêtait à énoncer.

— Inspecteur, je sais que vous avez dû me prendre pour une parfaite idiote. Cela ne rimait à rien de traverser l'Atlantique pour mettre en doute vos méthodes d'investigation. Vous êtes un expert dans votre domaine, alors que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est votre travail. Je vous suis très reconnaissante de votre patience envers moi, mais je n'ai rien à redire à votre enquête sur la mort de ma sœur. Je sais que vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour

résoudre cette affaire. J'avais l'intention de passer vous dire au revoir avant mon départ, mais... comment dire... j'avais un peu honte de mon attitude lors de nos précédentes rencontres. Je suis retournée l'autre jour dans l'impasse, j'ai bien regardé autour de moi, sans pleurer ni me laisser déborder par mes émotions, et j'ai compris que ma sœur n'avait laissé aucun indice. Tout ceci n'était que le fruit du chagrin, de la colère et d'un espoir absurde. Il y a sans doute des années que ces mots sans queue ni tête ont été gravés dans le pavé.

— Ces mots sans queue ni tête ? répéta O'Duffy d'une voix incrédule.

Je savais qu'il pensait à l'insistance avec laquelle, une semaine plus tôt, j'avais souligné l'importance capitale des signes inscrits dans le pavé de cette impasse.

— En toute franchise, j'arrivais à peine à les déchiffrer. Ils auraient pu signifier n'importe quoi.

— Vous vous rétractez, mademoiselle Lane ?

— Absolument. Et je voulais aussi vous dire que ce n'était pas non plus la trousse de maquillage d'Alina. J'ai dû me tromper. Maman m'a dit que celle d'Alina était argentée et qu'elle n'était pas matelassée. Elle nous en avait offert une à chacune, mais elle n'avait pas pris les deux mêmes, pour qu'on puisse les distinguer – nous étions tout le temps en train de nous chamailler et de confondre nos affaires. La vérité, c'est que je voyais des indices partout et que je vous ai fait perdre votre temps. J'en suis désolée. Vous aviez raison quand vous affirmiez que je ferais mieux de rentrer chez moi pour aider mes parents à traverser cette épreuve.

— Je vois, dit-il, pensif.

Un instant, je craignis qu'il ne voie même un peu trop clair dans mon jeu.

Un fonctionnaire débordé et mal payé ne s'occupe en général que des problèmes les plus criants ; comme on dit chez moi, on n'huile que la roue qui grince. À présent que j'avais cessé de hurler au scandale, O'Duffy aurait dû être ravi d'être débarrassé de moi. Pourtant, il ne semblait pas comprendre le message. Pourquoi ? Pour quelle raison ne remballait-il pas sa burette ? Le dossier d'Alina avait été clos avant mon arrivée en Irlande, O'Duffy avait catégoriquement refusé de le rouvrir, et désormais, j'étais déterminée à ce que les choses restent en l'état. Je n'avais pas envie d'envoyer un homme à l'abattoir !

— Écoutez, inspecteur, repris-je en abandonnant mon accent mielleux, je vous dis que j'ai renoncé. Je ne vous demande pas, ni à vous ni à qui que ce soit, de poursuivre les recherches. Je sais que votre service est débordé. Je sais qu'il n'y a aucune piste. Je sais que l'affaire est close, et j'accepte que l'assassinat d'Alina ne soit jamais résolu.

— Quelle soudaine maturité, mademoiselle Lane...

— La mort d'une sœur vous fait devenir adulte en un temps record, inspecteur.

Cela, au moins, était vrai.

— Je suppose que vous rentrez bientôt chez vous, dans ce cas ?

— Demain, mentis-je.

— Quelle compagnie ?

— La Continental.

— Quel vol ?

— Franchement, je n'en sais rien. J'ai noté cela quelque part, le papier doit être là-haut.

— Quelle heure ?

— 11 h 35.

— Qui vous a frappée ?

Je battis des cils, prise au dépourvu. Allez lui expliquer que j'avais poignardé un vampire qui tentait de m'assassiner !

— Je suis tombée, improvisai-je. Dans les marches.

— Soyez prudente, les escaliers peuvent être traîtres.

Il parcourut la pièce d'un regard acéré.

— Quels escaliers ?

— Ceux de derrière.

— Que vous est-il arrivé, au juste ? Vous vous êtes cogné le visage contre la rampe ?

— Exactement.

— Qui est Barrons ?

— Pardon ?

— Cette boutique s'appelle *Barrons – Bouquins & Bibelots*. Je n'ai trouvé aucune trace dans les archives d'un propriétaire de cet endroit, d'une date de vente de l'immeuble, ni même d'une inscription au registre du commerce. Pour tout dire, bien que cette adresse apparaisse sur mes cartes, l'immeuble n'a aucune existence officielle. Alors, je vous pose la question : qui est Barrons ?

— Je suis le propriétaire de cette boutique. Quel est le problème ?

Je sursautai en réprimant un cri de surprise. Ce Barrons était un vrai serpent ! Il se tenait juste derrière nous avec un flegme olympien, une main négligemment posée sur le dossier du canapé. Ses longs cheveux

noirs étaient rejetés en arrière, et il nous considérait de cet air de supériorité glaciale dont il avait le secret. Cela, en revanche, n'avait rien d'étonnant : Barrons était l'incarnation de l'arrogance et de la froideur. Il était également très fortuné et pourvu d'une force physique exceptionnelle, ainsi que d'une intelligence fulgurante. Mais surtout, il était le personnage le plus énigmatique que j'aie jamais connu. Pour compléter ce tableau, je dirais que la plupart des femmes semblaient le trouver follement séduisant. Par chance, je ne suis pas la plupart des femmes. Le danger ne me séduit pas. Ce qui me plaît, ce sont les hommes dotés d'une solide fibre morale. Le mieux que Barrons puisse faire en matière de fibres, c'est arpenter l'allée des céréales pour petit déjeuner à la supérette du coin.

Depuis combien de temps nous épiait-il ? Avec lui, aucun moyen de le savoir.

L'inspecteur se tourna vers lui, l'air un peu déconcerté. Je le vis jauger l'homme à la silhouette bien découpée, puis baisser les yeux vers ses bottes à bouts d'acier, et enfin regarder le plancher de bois. Barrons est grand et solidement bâti. Manifestement, O'Duffy se demandait comment il avait pu approcher sans qu'il l'entende. Pour ma part, j'avais renoncé à perdre du temps avec de telles considérations. Tant que Barrons continuait à protéger mes arrières, je préférais ne pas voir qu'il semblait ne pas être gouverné par les mêmes lois physiques que vous et moi.

— Vos papiers ! grommela O'Duffy.

Je m'attendis à voir Barrons prendre l'inspecteur par l'oreille pour le jeter hors de son magasin. Il semblait rebelle à toute autorité et ne montrait aucune

patience envers les imbéciles. En vérité, leur présence lui était tout simplement intolérable. Si j'étais l'exception qui confirmait la règle, je ne le devais qu'à mes dons, grâce auxquels il espérait se procurer le *Sinsar Dubh*. Je ne me considérais pas à proprement parler comme une imbécile. Mes seuls torts étaient d'être dotée des heureuses dispositions d'une enfant du Sud profond élevée dans la douceur de vivre entre deux parents aimants, et de n'avoir connu que la moite paresse des étés de Géorgie, la chaleur suffocante des après-midi sous les pales du ventilateur fixé au plafond et les menus drames de la vie d'une petite bourgade hors du temps. Si agréable qu'ait été cette existence, elle ne m'avait en rien préparée à ce qui m'attendait en Irlande.

Barrons décocha à l'inspecteur un sourire carnassier.

— Certainement, répondit-il en sortant un portefeuille de la poche intérieure de sa veste.

Il tendit l'objet à O'Duffy sans pour autant le lâcher.

— Et les vôtres, inspecteur ?

Les dents serrées, O'Duffy s'exécuta.

Tandis que les deux hommes échangeaient leurs papiers, je m'approchai du *garda* pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

Décidément, il n'y avait pas de limites aux miracles ! Comme tout le monde, Barrons possédait un permis de conduire. Cheveux : noirs. Yeux : bruns. Taille : un mètre quatre-vingt-dix. Poids : quatre-vingts kilos. Date de naissance – le croira-t-on ? – le jour de Halloween. Il avait trente et un ans, et l'initiale de son second prénom était Z. Était-il donneur d'organes ? C'était peu probable !

— Votre adresse est une boîte postale à Galway, monsieur Barrons. Est-ce là que vous êtes né ?

Un jour, je m'étais enquis des origines de Barrons. Il m'avait répondu être picte et basque. La ville de Galway se trouvait sur la côte ouest de l'Irlande, à quelques heures de voiture de Dublin.

— Non.

— D'où êtes-vous originaire ?

— D'Écosse.

— Vous n'en avez pas l'accent.

— Et vous, vous n'avez pas l'accent irlandais. Et pourtant vous êtes ici, à faire régner l'ordre, parce que depuis des siècles, les Anglais imposent leurs lois à leurs voisins. N'est-ce pas, inspecteur ?

Tiens ? Je n'avais jamais remarqué qu'O'Duffy avait un tic à la paupière.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Dublin ?

— Quelques années. Et vous ?

— C'est moi qui pose les questions.

— Seulement parce que je le veux bien.

— Je peux vous emmener au poste, si vous préférez.

— Essayez.

Cette réponse laconique défiait le *garda* de mettre sa menace à exécution. Le sourire qui l'accompagnait prédisait son échec. Comment réagirait Barrons si l'inspecteur le prenait au mot ? Je ne m'inquiétais guère à ce sujet : mon hôte énigmatique semblait avoir plus d'un tour dans son sac...

O'Duffy soutint son regard plus longtemps que je ne l'en aurais cru capable. Un instant, je fus tentée de lui dire qu'il n'y avait pas de honte à détourner les yeux. Barrons possédait quelque chose de plus que n'importe

lequel d'entre nous. J'ignorais ce dont il s'agissait, mais je le percevais à tout instant, en particulier lorsqu'il se tenait près de moi. Derrière ses vêtements élégants, son indéfinissable accent et ses manières cultivées rôdait une entité insaisissable, un mystère qui refusait obstinément de se dévoiler.

Par sagesse ou par commodité, l'inspecteur décida apparemment d'en rester là.

— Sachez, monsieur Barrons, que je vis à Dublin depuis l'année de mes douze ans. Après la mort de mon père, ma mère a épousé un Irlandais. J'ai rencontré au *Chester* un homme qui affirme vous connaître. Son nom est Ryodan. Cela vous rappelle quelqu'un ?

— Mademoiselle Lane, veuillez monter dans votre chambre, m'ordonna aussitôt Barrons d'une voix douce, sans même me regarder.

— Je suis très bien ici.

Qui était ce Ryodan, et pourquoi Barrons ne voulait-il pas que je le sache ?

— J'ai dit, là-haut.

Son timbre avait soudain pris une inflexion nettement moins affable. Je laissai échapper un soupir de dépit. Je n'avais pas besoin de regarder O'Duffy pour savoir qu'il devait m'observer avec beaucoup d'intérêt... et un brin de pitié. Sans doute se disait-il que mon escalier s'appelait Barrons. Je déteste la pitié. La compassion me gêne moins. Manifester de la compassion à quelqu'un, c'est une façon de lui dire : « Je sais ce que vous ressentez. Je sais combien ça fait mal », tandis que regarder l'autre avec pitié, c'est le considérer comme une victime.

— Il ne me bat pas, marmonnai-je, irritée. Je le tuerais s'il essayait.

— Elle en serait capable, renchérit Barrons. Elle a un caractère impossible et elle est plus têtue qu'une mule, mais nous travaillons à corriger ça. N'est-ce pas, mademoiselle Lane ?

Il se tourna enfin vers moi et me désigna la cage d'escaliers d'un coup de menton autoritaire, tandis qu'un sourire carnassier étirait ses lèvres.

Un jour, me promis-je, je pousserais Jéricho Barrons dans ses derniers retranchements, juste pour voir sa réaction. Ce n'était qu'une question de temps. Dès que je serais plus forte... dès que j'aurais une carte gagnante dans mon jeu...

On m'avait peut-être obligée à entrer en guerre, pensai-je en m'éloignant, mais j'avais appris à choisir mes batailles.

Je ne revis pas Barrons de la journée.

En bon petit soldat, je me retirai dans mes quartiers, comme on me l'avait ordonné, et j'y restai sagement. Là, j'eus une révélation : si vous autorisez les gens à vous maltraiter, ils le font.

Le mot-clé était « autoriser ».

Certaines personnes font exception à cette règle : vos parents, vos meilleurs amis et votre conjoint si tout va bien – quoique j'aie vu, à l'époque où j'étais barmaid au *Brickyard*, des gens mariés se dire en public des horreurs que je n'aurais pas osé proférer en privé à mon pire ennemi. Conclusion, vos contemporains ne vous respectent que si vous les y obligez. Barrons m'avait peut-être envoyée dans ma chambre, mais j'avais été

assez sotté pour lui obéir. De quoi avais-je peur ? Qu'il me brutalise ? qu'il me tue ? C'était peu probable. Il m'avait sauvé la vie, pas plus tard que la semaine précédente. Il avait besoin de moi. Pourquoi m'étais-je laissée intimider ?

J'avais honte de moi. Je continuais à me comporter comme la gentille MacKayla Lane, barmaid et adepte de bains de soleil à mi-temps, et belle du Sud à plein-temps. Comme me l'avait appris mon récent combat contre la mort, il n'y avait pas de place ici pour les poulettes ingénues ; mes ongles brisés et dénués de toute trace de vernis en étaient la preuve la moins glamour. Hélas ! Le temps que je tire les conclusions de cet éclair de lucidité et que je dévale l'escalier, prête à en décou- dre avec Barrons, O'Duffy et lui avaient disparu.

En revanche, pour ne rien arranger à mon humeur de chien, l'employée de la librairie était arrivée. Âgée d'une cinquantaine d'années, superbe et voluptueuse, Fiona vouait un véritable culte au beau Jéricho. Elle m'avait détestée dès le premier regard. Mon petit doigt me disait que si elle apprenait que Barrons m'avait embrassée quelques jours plus tôt, sa haine envers moi redoublerait, si cela était possible. J'étais presque inconsciente lorsque Barrons m'avait donné ce baiser, mais je m'en souvenais fort bien. On n'oubliait pas une telle expérience.

Quand Fiona leva les yeux du portable sur lequel elle était occupée à composer un numéro, je songeai que, tout compte fait, elle le savait peut-être. Son regard était chargé de venin et ses lèvres s'étiraient en une moue haineuse que flétrissaient d'imperceptibles rides. À chacune de ses respirations haletantes, son chemisier

de dentelle se tendait sur sa gorge généreuse, comme si elle venait de s'enfuir de je ne sais où, ou qu'elle était sous le coup d'une douloureuse émotion.

— Pourquoi Jéricho est-il venu ? me demanda-t-elle d'un air pincé. Il ne vient pas, d'habitude, le dimanche. Je ne vois pas pourquoi il est passé ici.

Elle me scruta attentivement, sans doute à la recherche d'indices d'ébats amoureux récents tels qu'une mèche en désordre, un bouton défait ou, pire, un slip oublié dans la hâte de se rhabiller et dépassant, roulé en boule, de la jambe d'un jean. Cela m'était déjà arrivé. Alina m'avait sauvée de justesse avant que maman ne s'en aperçoive.

Je ravalai un éclat de rire. Barrons et moi ? Elle rêvait !

— Et vous ? répliquai-je. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Terminé, le bon petit soldat. La librairie était fermée, et ni Fiona ni Barrons n'avaient le droit de venir empoisonner mon existence, qui l'était déjà suffisamment.

— En faisant mes courses, j'ai vu Jéricho sortir d'ici, expliqua-t-elle d'un ton accusateur. Combien de temps est-il resté ? Où étiez-vous, juste maintenant ? Et que fabriquez-vous, tous les deux, avant que j'entre ?

Jamais l'expression « crever de jalousie » ne m'avait paru aussi appropriée. Pour un peu, il m'aurait semblé voir de petits nuages d'orage sortir de ses lèvres peintes ! À ces paroles pleines de sous-entendus, une vision s'imposa à mon esprit.

Jéricho Barrons dans le plus simple appareil, auréolé de sa ténébreuse et troublante beauté.

Une vision diablement érotique, faut-il le préciser.

Mal à l'aise, j'effectuai un rapide calcul mental. Si je ne me trompais pas dans les dates, j'étais en pleine ovulation. Ceci expliquait cela. Tous les mois, mon corps entraînait dans un état d'intense excitation à cette période de mon cycle. La veille, le jour J, et le lendemain. Un petit tour de Mère Nature pour assurer la survie de l'espèce, je présume. Dans ces moments-là, j'oubliais toute ma bonne éducation et laissais mon regard errer vers des hommes que je n'aurais même pas vus en temps normal... surtout si leurs jeans étaient moulants. Portaient-ils à gauche ou à droite ? ne pouvais-je m'empêcher de me demander. « Si tu ne peux pas le dire, Junior, répondait ma sœur en riant, tu n'as pas besoin de le savoir ! »

Alina. Bon sang, qu'elle me manquait...

— Rien du tout, j'étais dans ma chambre.

Elle tendit vers moi un doigt menaçant. En voyant ses yeux s'embuer, je m'alarmai. Et si elle fondait en larmes ? C'était sûr, je perdrais tous mes moyens. Je ne supportais pas de voir pleurer une femme plus âgée que moi : j'avais l'impression qu'il s'agissait de ma mère.

Ce fut donc avec soulagement que je l'entendis s'écrier d'un ton vibrant de mépris :

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il a soigné vos blessures parce qu'il tient à vous ? Il se fiche bien de votre petite personne. Vous n'êtes rien pour lui ! Comment pourriez-vous comprendre cet homme et ses sentiments ? ses besoins ? ses désirs ? Vous n'êtes qu'une gamine stupide et égoïste. Rentrez chez vous !

À la fin de sa tirade, sa voix n'était plus qu'un sifflement haineux.

— Rentrer chez moi ? répétais-je. J'aimerais bien, figurez-vous. Le problème, c'est qu'on ne me laisse pas le choix.

Elle ouvrit la bouche pour répliquer mais je n'entendis pas sa réponse. J'avais pivoté sur mes talons et quitté la pièce en claquant la porte pour passer dans la partie privée de l'immeuble. Je n'étais pas d'humeur à me laisser entraîner dans la dispute qu'elle essayait avec insistance de provoquer. Derrière moi, il me sembla l'entendre pester qu'elle non plus n'avait pas le choix.

Je montai à l'étage. La veille, Barrons m'avait recommandé de retirer mon attelle. Je lui avais répondu que mon bras ne pouvait être déjà guéri, mais ça me démangeait tant que je me rendis dans la salle de bains attenante à ma chambre, impatiente de me débarrasser de l'appareil.

Je commençai par gratter frénétiquement mon poignet, puis j'étirai ma main engourdie. Mon bras n'avait pas été cassé, c'était manifeste ; il ne devait s'agir que d'une entorse. Il me semblait même en excellent état, voire plus fort qu'avant. J'ôtai les attelles qui immobilisaient mes doigts et m'aperçus qu'eux aussi allaient pour le mieux. Remarquant une sorte de tache d'encre rouge et noir sur mon avant-bras, j'ouvris le robinet pour me laver. Tout en frottant ma peau, je levai les yeux vers le miroir. Si seulement mes bleus au visage avaient pu guérir aussi rapidement ! Toute ma vie, j'avais été une blonde sexy. La fille qui me regardait dans la glace était une brune à la tignasse taillée à la diable et au visage tuméfié.

Je détournai les yeux.

Pendant mon séjour au lit, Barrons avait équipé ma chambre de l'un de ces mini-réfrigérateurs de chambres d'hôtel qu'il avait rempli de canettes de soda et de barres chocolatées. Je pris une boisson, l'ouvris et m'étendis sur mon lit.

Je passai le reste de la journée à lire et à surfer sur le Net, dans le vain espoir de rattraper vingt-deux années de mépris pour le paranormal.

Cela faisait maintenant près d'une semaine que je montais la garde, dans l'attente d'une offensive des bataillons de l'Enfer. Je n'étais pas naïve ; je savais bien que ces quelques jours de répit n'étaient que le calme qui précède la tempête.

Mallucé était-il vraiment mort ? Certes, j'avais poignardé le vampire aux yeux jaunes, au cours de mon bref affrontement avec le Haut Seigneur. Certes, la dernière vision qui s'était imprimée dans mon esprit, avant que je ne perde conscience, victime des blessures qu'il m'avait infligées en retour, était celle de Barrons le projetant de toutes ses forces contre un chariot élévateur. Toutefois, je n'aurais pas juré qu'il était bel et bien décédé, et rien ne me permettrait de l'affirmer tant que je n'aurais pas eu de ses nouvelles par les adorateurs aux yeux hagards qui squattaient son antre gothique, dans le sud de Dublin.

Officiellement au service du Haut Seigneur – mais conservant par-devers lui de puissantes reliques qu'il aurait dû confier au maître des *Unseelie* –, Mallucé avait tenté de me tuer dans l'espoir de me faire taire avant que je ne révèle son double jeu. S'il était toujours de ce monde, il me retrouverait tôt ou tard, je n'en doutais pas.

Le vampire n'était pas mon seul souci, loin de là. Le Haut Seigneur était-il vraiment incapable de franchir les anciennes protections inscrites dans le sang et dans la pierre autour de l'immeuble, comme me l'avait affirmé Barrons ? Quel mystérieux conducteur était au volant de la voiture qui était passée sous les fenêtres du bâtiment la semaine précédente, le terrifiant *Sinsar Dubh* dans son habitacle ? Où le livre sacré avait-il été emporté ? À quelles fins ? Que faisaient, en ce moment même, les cohortes d'*Unseelie* que venait de libérer le Haut Seigneur ? Question subsidiaire : en quoi l'irruption de ces créatures était-elle mon problème ? Le fait d'être l'une des seules personnes au monde capables de régler une question fait-il de vous le responsable de sa résolution ?

Minuit avait sonné lorsque je m'endormis dans ma chambre soigneusement verrouillée, volets clos, lumières allumées.

Dès l'instant où j'ouvris les yeux, je compris qu'il se passait quelque chose d'anormal.

2

Ce ne furent pas seulement mes perceptions de *sidhe-seer* qui me réveillèrent en sursaut en me criant qu'une présence faë rôdait dans l'ombre, tout près de moi.

Il y avait un plancher dans ma chambre, et pas de bande d'isolation en bas de la porte. J'avais pris l'habitude de coincer une serviette dans l'interstice – et même plusieurs – que je calais avec une pile de livres consolidée par une chaise et surmontée d'une lampe dont la chute, si quelque monstre s'infiltrait par là, était censée me réveiller afin que j'aie au moins le temps de voir qui m'assassinait.

Cette nuit-là, j'avais oublié d'installer mon système d'alarme.

D'ordinaire, mon premier réflexe en ouvrant les yeux était de m'assurer que mon dispositif en équilibre instable n'avait pas bougé pendant la nuit. C'était ma façon de m'assurer qu'aucune créature ne m'avait rendu de visite nocturne et que je vivrais une nouvelle journée à Dublin, quel qu'en soit l'intérêt par ailleurs. Ce matin-là, deux constatations s'imposèrent à moi. *Primo*, j'avais oublié de calfeutrer le bas de la porte. *Secundo*... Je crus que mon cœur s'arrêtait de battre. L'espace sous le battant était noir.

Aussi noir qu'un puits.

La nuit, je laissais les lampes allumées. Non seulement dans ma chambre, mais dans tout le bâtiment, y compris à l'extérieur. Les quatre façades de l'immeuble abritant *Barrons – Bouquins & Bibelots* étaient équipées de puissants projecteurs destinés à tenir à l'écart les Ombres qui hantaient la Zone fantôme toute proche. La seule fois où Barrons les avait éteints durant la nuit, seize hommes avaient trouvé la mort, juste devant la porte de service située à l'arrière du bâtiment.

Quant à l'intérieur, il était tout aussi soigneusement éclairé, par des spots encastrés dans le plafond et des dizaines de lampes à pied et lampadaires disposés dans les moindres coins et recoins de chaque pièce. Depuis ma rencontre avec le Haut Seigneur, je les laissais tous allumés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, du lundi au dimanche.

Jusqu'à présent, Barrons ne m'avait fait aucune remarque sur la note d'électricité astronomique qu'il allait recevoir. S'il le faisait, je lui répondrais de prélever la somme sur mon compte en banque, ou plutôt sur celui que j'aurais mérité qu'il m'ouvre en remerciement de mes bons et loyaux services en tant que détecteur d'OP. Car ce n'était pas une sinécure d'être utilisée – que dis-je, exploitée ! – pour mes talents de *sidhe-seer*, qui me permettent de localiser les reliques sacrées des faës, ou Objets de Pouvoir, ou encore OP pour faire bref.

Dans mon nouveau job, le code vestimentaire se résumait à un total look noir assorti de talons aiguilles, un style auquel je n'arrivais pas à m'habituer. Ma préférence allait plutôt aux couleurs pastel et aux tons

Fièvre rouge

Les chroniques
de MacKayla Lane - 2

« Je suis une sidhe-seer, une humaine capable de voir les faës, ces effrayantes créatures d'un autre monde installées parmi nous depuis des millénaires et dissimulées sous des voiles d'illusion. Mon univers a commencé à se fendiller à la mort de ma sœur, et j'ai l'impression que, depuis, il n'en finit plus de s'effondrer. Je ne parle pas seulement de mon petit monde personnel : il s'agit aussi du vôtre.

Les murs entre humains et faës sont en train de s'écrouler. Et je suis la seule à pouvoir nous sauver. »

KAREN MARIE MONING

Karen Marie Moning est l'auteur de best-sellers internationaux qui figurent dans les listes des meilleures ventes du *New York Times*, du *USA Today* et du *Publishers Weekly*.

Ses romans ont remporté de nombreux prix, dont le prestigieux RITA Award.

ISBN : 978-2-290-01718-0



9 782290 017180

Inédit

Montage photo : Studio J'ai lu
d'après D. Vervitsiotis © Getty

www.jailu.com

PRIX FRANCE

12 €